

Travail psychanalytique avec les adolescents : premiers contacts

claude schauder

Le premier entretien avec un (ou une) adolescent(e) est souvent difficile et se révèle, bien plus souvent qu'avec un adulte, une sorte de test ou d'épreuve auquel le jeune soumet le « psy ». Après avoir distingué les différentes options auxquelles celui-ci se trouve d'emblée confronté, je m'arrêterai sur ce que représente l'alternative psychanalytique, les conditions de sa mise en œuvre au cours de cette période de crises et de remaniements psychiques et sur ses enjeux éthiques. J'aborderai ensuite la question des aménagements techniques que je considère comme essentiels à la réussite du premier entretien ainsi que celle du paiement et de ce que celui-ci suppose. Ce pour quoi il convient d'accepter que l'adolescent interpelle (parfois non sans violence ou amertume) le praticien, ce que cette interpellation peut entraîner chez ce dernier et comment il peut y répondre sans ni se dérober, ni sortir de la position analytique nous amènera à la conclusion : c'est du côté de ce que les adolescents viennent réveiller chez leur interlocuteur comme questions difficiles, et parfois non réglées, que se trouvent les plus grands obstacles au travail avec eux. Prétendre être leur interlocuteur nous somme, d'entrée de jeu, d'accepter de nous y confronter.

« Dans le monde, l'homme parle pour se confirmer : il n'y a que lui. En analyse, l'homme parle pour se démentir : il y a autrui. »

Ferdinando Canon, *La maladie humaine*

Souvent contraint ou convaincu de haute lutte par quelque parent ou adulte bien intentionné à demander de l'aide à un tiers, l'adolescent en souffrance aborde rarement, lors du premier entretien, de manière claire et directe la question qui le taraude.

Fréquemment boudeur, voire en colère, il introduit parfois son propos par des « j'ai rien à vous dire! » supposés faire insister, des « vous ne pouvez rien pour moi » qui mettent au défi, ou encore des « vous ne pouvez pas comprendre » qui voudraient faire croire que celui qui l'affirme le déplore vraiment. D'autres fois il lance des « qu'est-ce que vous me voulez? » qui, pour être agressifs, n'en font pas moins l'hypothèse du désir de celui auquel il s'adresse et le somment d'en dévoiler quelque chose.

Les premiers contacts avec l'adolescent en souffrance sont, de ce fait, parfois difficiles voire éprouvants... Il s'agit en effet là d'une épreuve à laquelle l'adolescent soumet l'adulte qui prétend en être l'interlocuteur! Le psychanalyste

n'échappe pas à cette convocation. De sa capacité à y répondre, dépend la suite de son travail.

Quel « psy » pour quel travail?

Le travail du « psy » dépend directement de ce que celui-ci imagine être son rôle! Pris dans la demande, réelle ou imaginaire, de l'institution qui le mandate ou des parents qui font appel à lui, il pourra s'engager dans une relation dont la visée sera clairement et sans ambiguïté le retour à une norme qui fait loi. Certains bons conseils, plus ou moins fermement donnés, mais également des médicaments peuvent y pourvoir ou du moins participer de ce projet.

On sait que même s'il n'accepte aucune mission fixée a priori par le groupe familial ou social, s'il ne s'inscrit dans aucun projet institutionnel et refuse catégoriquement de s'associer à un de ces contrats qui disent où doit conduire son travail et où il doit mener celui qui lui est confié, le « psy » n'est pas forcément et pour autant exempt d'adhérer (consciemment ou non) à une idéologie soignante, éducative ou encore, à la lettre, psychothérapique. C'est elle qui l'amènera, en quelque sorte de son propre chef et en toute liberté, à vouloir combler les manques, lacunes ou défauts de celui qui s'adresse à lui ou de ceux qui le lui adressent. Il s'agira alors pour le « psy » de « prendre rang » pour faire mieux que ceux qui l'ont précédé dans ce challenge; il voudra réussir là où d'autres ont raté.

D'autres possibilités ne manqueront pas de se présenter à qui estimera que son rôle est de soutenir le Moi réputé défaillant chez l'adolescent ou de réparer les insultes ou les blessures réelles, imaginaires ou même symboliques, qu'il a subi. Qui croira ainsi que le rôle du « psy » (ou de quelque autre intervenant) est de répondre à une attente – à dire vrai, seulement supposée – de compréhension ou, mieux encore, de guérison de l'adolescent, s'en trouvera donc légitimé à vouloir axer son travail dans ces directions.

Voilà pourquoi, confrontés aux interpellations que j'ai mentionnées plus haut, psychiatres et psychologues acceptent souvent de relever le défi que leur lancent les adolescents et tentent de démontrer à ceux-ci qu'ils peuvent les aider, qu'ils ont les moyens de les guérir de leur mal-être, etc.

J'ai ainsi en mémoire le récit récent d'un psychiatre appelé au chevet d'une jeune fille très déprimée, admise en réanimation à la suite d'une tentative de suicide. Convaincu qu'il était que sa foi en l'intérêt de la vie et surtout que son pouvoir de persuasion allaient faire basculer la détermination de celle qui menaçait de récidiver, il s'était engagé solennellement auprès d'elle à la sortir de là « et ceci de gré ou de force, » avait-il précisé!

Ailleurs, d'autres s'engagent dans une relation où ils seront, selon le cas et parfois sans trop vouloir le savoir, le bon parent affectueux, le copain-confident disponible, le maître compréhensif, le guide attentif ou l'éducateur juste mais sévère...

C'est ainsi que nombre de psychologues acceptent de jouer dans ces « points d'accueil et d'écoute » et autres lieux réservés aux adolescents, le rôle de ces

« adultes-relais », qui manquent tant aux jeunes un peu paumés : le rôle d'adulte disponible et capable de leur offrir une alternative à l'identification à leurs parents.

L'alternative analytique

S'il existe bien évidemment quelque pertinence à jouer ce rôle, pour permettre à certains d'entre eux de se renarcissiser ou pour mieux s'adapter au monde qui les entoure et s'il est du reste parfois indispensable d'en passer par-là et de proposer à l'adolescent – du moins dans un premier temps – un travail de soutien de son Moi fragilisé (voir, par exemple, Kammerer, 2000), je voudrais toutefois montrer ici à partir de quels préliminaires il est possible de proposer à des patients, engagés dans ce qu'on désigne à présent comme le « passage adolescent » (Rassial, 1996), un travail d'un autre type : un travail psychanalytique.

Il s'agit d'un travail qui tient compte de l'antinomie qui existe entre la procédure de la cure analytique classique (orientée sur l'élaboration psychique à travers la parole à l'abri de la réalité et centrée essentiellement sur les mouvements internes de la psyché) et l'état de crise pour ne pas dire de choc qui est celui de l'adolescent au moment de l'avènement pubertaire. (Descargues-Wery, 1993)

On sait, en effet, que la puberté suscite de profonds remaniements chez l'adolescent et que ce sont eux qui le feront advenir à la maturité sexuelle adulte autorisant à la procréation et qui le confirmeront dans son appartenance à un seul sexe. On sait également que cette crise de l'adolescence et le choc que l'adolescent vit lors de cette période, résultent de cet ultime rappel de la castration, c'est à dire de cette limite mise aux fantasmes d'omnipotence dans laquelle nous pouvons reconnaître *le roc du biologique* dont nous parlait Freud. C'est ce roc qui constitue le point de butée qui oblige la psyché adolescente à de nouveaux remaniements internes désorganisant la vie fantasmatique.

C'est de cette désorganisation que le travail, dont je tente ici de préciser les conditions de départ, doit tenir compte comme il se doit d'intégrer, qu'en dépit des apparences et des appels à l'aide qu'il lance, l'adolescent ne cherche, comme le notait déjà Winnicott (1962), ni à être compris, ni à être guéri, sa demande étant en effet non pas psychothérapique mais éthique...

C'est du reste pourquoi ce travail, qui en cela diffère radicalement d'un travail de psychothérapie visant à soutenir le Moi, doit lui permettre de trouver ses propres réponses aux questions existentielles que posent le devenir adulte et ses enjeux dramatiques.

Ces questions, Rassial les ramasse en une seule : « Comment vivre avec ce que je perçois de mon aliénation, dans un monde organisé par une croyance que je ne partage pas, quand je suis déçu par les promesses faites naguère? » (Rassial, 1996, 167)

Je les entends, quant à moi, joliment résumées par un certain Freddy de 15 ans qui se demande gravement s'il va pouvoir « jouer le jeu ». Et là vous pouvez sans doute entendre comme moi que l'orthographe de jeu (je?) reste indéterminée. Ce travail, c'est justement celui qui offrira à Freddy une ouverture, une alternative à

l'adaptation. Une alternative à cette adaptation programmée, imposée a priori, sans espoir de pouvoir jamais échapper à l'aliénation que celle-ci suppose!

Freddy avait en effet, comme chacun d'entre nous d'ailleurs, tout lieu d'en craindre le pire. Un coup d'œil à ce/ceux qui nous entoure(nt) pourrait d'ailleurs finir de vous convaincre si vous doutiez encore des ravages de l'adaptation à tout prix. Rien ne permet de confondre cet objectif avec celui qui consiste à permettre à l'adolescent, (comme du reste à n'importe lequel d'entre nous qui se risque à cette école) de procéder seul à ses propres choix, c'est à dire, d'une part, à s'autoriser de lui-même pour y procéder et, d'autre part, à entretenir avec les autres un rapport un peu moins pipé ou, comme le dit encore Rassial, « piégé par les idéaux imaginaires et la recherche éperdue d'une jouissance impossible ».

Ce travail, c'est celui qui aura pour fondement (et ceci quel que soit l'âge de celui qui l'entreprend) une éthique qui conduit, non pas à répondre dans la relation au Moi (c'est à dire à la personne prise dans les demandes multiples dont elle peut faire l'objet et qui méconnaît son désir propre), mais dans la relation au Sujet (à entendre ici comme « sujet de l'inconscient »).

Un travail qui, à l'encontre de toutes visées psychothérapeutiques, ne cherchera pas à faire disparaître le symptôme. Celui-ci, on l'a suffisamment dit ailleurs, l'adolescent cherche justement non seulement à se l'approprier parce qu'il est source de bénéfices secondaires mais aussi, et peut-être surtout, parce qu'il est tout ce qui lui reste pour garantir son être parfois en perdition, pour garantir sa singularité... C'est toute la fonction du symptôme!

Il y a donc, du moins pour l'analyste, de fort bonnes raisons de le respecter.

Ce travail ne se soutient donc d'aucune autre légitimité que celle que se donne l'analyste et que peut, éventuellement, lui reconnaître son interlocuteur car il n'a rien d'autre à faire valoir que son désir de donner au Sujet la possibilité de se faire entendre et de reconnaître, ce faisant, le fantasme qui fonde son désir.

Tel est le fond éthique sur lequel s'appuie l'offre du psychanalyste à l'adolescent. Si ce fond, ce socle manque, cette offre perd tout son sens et verse vite dans l'innocuité ou la perversion. Davantage que le travail théorique qui en assure la formalisation ou la conceptualisation, c'est le travail personnel dont l'analyste aura pris, pour son propre compte, le risque, et plus particulièrement les traces qu'auront laissées en lui les élaborations de sa propre souffrance d'adolescent, qui lui permettront de mettre en place une relation construite sur cette base.

Quelques aménagements techniques viendront l'y aider et avant d'aborder cette dimension relationnelle impliquant d'entrée de jeu l'analyste, je vais rapidement décrire ceux qui intéressent ces premiers contacts¹.

La prise du rendez-vous et la présence des parents lors de la première rencontre

Davantage que pour un enfant, généralement moins méfiant à l'égard des adultes, ou pour un adulte, susceptible de prendre quelque distance, c'est dès les premiers contacts, dès la prise de rendez-vous pour un adolescent qu'il convient d'être

vigilant et de rendre perceptible l'option éthique que nous prétendons faire nôtre. Ceci nous amène à prendre certaines initiatives et à poser, ce faisant, les premiers jalons de ce qui peut rendre possible la suite.

Si certains analystes pensent devoir refuser catégoriquement toutes demandes de rendez-vous n'émanant pas de l'intéressé en personne, je crois quant à moi qu'il est souhaitable de demander à l'adulte qui effectue la première démarche si le jeune concerné est informé de son initiative, s'il est d'accord et, le cas échéant, s'il ne pourrait appeler personnellement. Un échange téléphonique plus amène que celui qui conduirait à simplement l'éconduire peut, en effet, permettre un premier travail relatif à « qui demande quoi pour qui » et conduit, dans les meilleurs des cas, à une première prise de conscience des adultes demandeurs pour leur enfant. Ils sont alors susceptibles d'entamer ou de poursuivre autrement la discussion avec celui qui est parfois le porteur ou le relais de leurs angoisses à eux... Dans certains cas, ces parents me rappellent pour me faire part de leur échec à se faire entendre et je peux leur proposer un rendez-vous pour leur permettre de venir parler non pas *de* leur enfant mais *pour* lui.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : la demande formulée directement par l'adolescent ne garantit rien ! Le cas échéant, celui-ci ne tarde pas à nous informer qu'il nous a appelé contraint et forcé par un quelconque chantage ou pour avoir la paix. C'est pourquoi, l'expérience et certaines conversations téléphoniques que je peux avoir avec des parents ou des éducateurs aidant, j'accepte parfois de rencontrer des adolescents dont la demande (ou supposée telle) a transité par ces adultes. Je veille alors, et encore davantage qu'à l'accoutumée, à respecter un protocole d'introduction susceptible de laisser à l'adolescent la possibilité de s'esquiver s'il le souhaite.

C'est ainsi que je m'adresse à la cantonade en entrant dans la salle d'attente et qu'après un bonjour collectif et impersonnel j'invite cette même cantonade à me suivre. L'hésitation des uns ou des autres m'intéresse et me sert de support pour entamer la discussion. Il est donc fréquent que celle-ci commence à la salle d'attente. Il est même arrivé que toute la première séance s'y déroule.

Je fais aussi parfois appel, selon ce que je perçois d'entrée de jeu, à la question, anodine s'il en est : « C'est pour qui ? » On sait ou on devine ce sur quoi cette formulation peut déboucher quand, avec ou sans humour d'ailleurs, l'adolescent veut nous faire entendre que son désir ne correspond pas exactement à celui de ses parents ou de ses éducateurs et qu'il s'agit, en tous cas, de la demande de l'autre. Nous le savons bien, mais il est toutefois important de lui permettre de le faire entendre là.

C'est du reste sur la même ambiguïté que je jouerai si d'aventure il se lève spontanément pour me suivre dans mon cabinet et que, comme la plupart des élèves de Dolto, je lui demanderai « Qu'est-ce qui vous amène ? » ou encore « Qu'est-ce qui vous conduit jusqu'à moi ? » et lui offrirais de la sorte la possibilité de s'appuyer, pour me répondre, soit sur le « qui ? », soit sur le « qu'est-ce ? » de ma question.

S'il refuse d'entrer dans mon cabinet ou fait montre de réticences, je veille systématiquement à ce que l'adolescent assiste au moins à l'énonciation de la

demande de l'adulte et puisse y répondre. Je l'informe qu'il ne sera pas obligé de prendre la parole mais que, s'il a accepté de venir jusqu'ici, il est juste et important que je lui permette, au minimum, de compléter ou de corriger la version que ses parents donneront des événements ou des raisons qui les amènent à consulter. Je profite généralement de cette remarque pour le féliciter de son courage d'être venu quand même et l'assure de mon estime quelle que sera sa décision. Je lui dis aussi à ce moment, que je sais la difficulté de cette démarche.

C'est souvent, bien sûr, l'occasion pour l'adolescent de me prendre à témoin : « Vous entendez? Eh bien, c'est tout le temps comme ça! Vous pourriez vivre avec ça à longueur de journée, vous? »

Parfois le travail de l'adolescent pourra justement commencer grâce à ces propos des adultes qu'il récuse et sur lesquels il prendra cependant appui comme dans l'exemple suivant :

Au terme d'une demande qui s'est transformée en un réquisitoire enflammé et regorgeant de dépit, une mère me dit : « Je n'ai aucune preuve de ce que j'avance et il refuse de me parler. Mais je suis sa mère... et je sais que s'il est insupportable et va si mal c'est qu'il y a quelque chose de grave et je suis sûre que c'est une histoire de femme! » Une fois la dame sortie et comme à l'accoutumée, j'interpelle alors mon interlocuteur par un « Alors? » interrogateur et souriant. Il me répond : « Elle est complètement débile!!! Une histoire de fille!!! » Il hoche la tête... Un silence s'installe... Je dis doucement : « Elle a dit : une histoire de femme... » Il se trouble et me demande : « C'est pas pareil? » « Qu'en pensez-vous? » Il réfléchit et prudemment avance que ce n'était pas une fille mais une femme plus âgée que lui. Nous en parlons un peu. Contrairement aux autres fois, il a eu « l'impression de faire quelque chose de mal. » Il n'arrête pas d'y penser depuis, car la culpabilité le ronge...

Dans certaines situations la formulation de la demande par l'adulte donnera d'emblée à l'analyste des informations précieuses quant à la problématique sur laquelle celle de l'adolescent s'articule. Si l'analyste ne pourra y faire explicitement référence, il pourra par contre faire en sorte que le parent en question y revienne. Il pourra de la même manière proposer au parent du même sexe que l'adolescent en souffrance de parler devant ce dernier de ce qu'a été en son temps pour lui, cette « période de passage ». C'est ainsi qu'il m'est arrivé il y a quelques temps de travailler avec un jeune qui pu, grâce à ce biais, réaliser qu'à mots couverts son père lui avait probablement révélé, à cette occasion, que sa propre quête sexuelle l'avait amené, comme lui lors de son adolescence, à des expériences homosexuelles.

D'autres éléments relatifs, par exemple, aux problématiques de la filiation se donnent encore à entendre lors de ces premières rencontres. Si l'adolescent ne s'en saisit pas immédiatement et ne fait pas mine de s'y intéresser, il n'est pas rare de l'y voir revenir par la suite, surtout si je n'y ai pas prêté un intérêt trop soutenu et trop visible. C'est en effet à lui qu'il revient de faire les liens entre ce qu'il n'identifie peut-être pas encore comme une souffrance et ce que ses parents lui auront donné à entendre de leur propre histoire.

Notez à ce propos que devancer ce moment, y compris par des allusions ou des interprétations discrètes, susceptibles de lui permettre de se resituer et de référer sa problématique à celles d'autres membres de sa famille ou de son entourage, n'est pas forcément une bonne idée. En effet, celle-ci risque de lui donner l'impression que le thérapeute cherche à le déposséder de ce dont il cherche justement à s'assurer : sa singularité... Or celle-ci se trouve être justement médiatisée, voire matérialisée par ce qu'il a pu, comme nous l'avons dit plus haut, constituer en symptôme.

C'est du reste pour échapper à ce qu'ils devinent ou pressentent de ce risque de déappropriation et de dissolution de leur problématique, support de leur singularité incertaine, que certains adolescents acceptent tout de suite d'entrer dans le cabinet et refusent au contraire, fermement ou carrément en colère, que les parents les y suivent. Ce n'est que bien plus tard, quand les questions se seront faites plus précises et qu'ils pourront accepter sans crainte d'envisager de référer celles-ci aux problématiques parentales, qu'ils les interpellent ou me demanderont de les faire venir...

Notons encore que pour ces adolescents entrés seuls ou venus seuls lors du premier entretien et dont les parents me téléphonent dans l'après-coup pour m'interroger, je prévois toujours un moment de rencontre lors d'un rendez-vous ultérieur et ce, toujours en présence de leur enfant. Je mettrai bien sûr ce temps à profit pour les informer des modalités de mon travail et recueillir leur accord quant aux règles de discrétion que j'entends respecter (y compris à leur égard).

La question du paiement

C'est également lors de ces premiers entretiens que l'intéressante question du paiement est abordée et que j'informe l'adolescent, comme ses parents, des modalités de règlement que je souhaite voir respecter : à chaque séance et en main propre par l'intéressé lui-même. J'évoque aussi le problème du non-remboursement des séances par la sécurité sociale et les rends, le cas échéant, attentifs aux enjeux de cette possibilité offerte par certaines institutions ou confrères : celle-ci inscrit obligatoirement la souffrance ou le mal-être dans le registre du pathologique. Parce qu'elles peuvent se révéler des plus intéressantes, voire déterminantes pour la suite de notre travail, je suis également particulièrement attentif à la réaction et aux questions de ceux qui ne peuvent envisager cette éventualité et font de cette contribution de leur caisse primaire d'assurance maladie ou de leur mutuelle, une affaire de principe. En effet, cet aspect de la question vient parfois éclairer d'un jour singulier la problématique d'un jeune. Ce fut ainsi le cas au début de la prise en charge de Jean Baptiste lorsque son père vint me trouver pour m'exposer qu'en dépit de l'accord de son épouse venue la première fois avec leur fils, il ne pouvait comprendre que je refuse de leur remettre la *fiche de soins* (c'est elle qui permet le remboursement) à laquelle il estimait avoir droit. Sa propre sœur, dont les troubles psychiatriques avaient commencé à l'âge qu'a aujourd'hui Jean Baptiste (et qui s'est depuis suicidée), n'avait-elle pas été remboursée à 100 %? Et d'ajouter : « ... pouvez-vous m'expliquer quelle différence il a entre leurs deux cas? »

Confrontée à un problème similaire, Françoise, une autre de mes interlocutrices adolescentes, n'avait pas eu la même chance que Jean Baptiste pour qui cette séance se révéla décisive. Celle-ci lui permit, en effet, de mieux comprendre ce que son mal-être venait réveiller comme souvenirs tragiques et faire naître comme angoisses chez son père. Elle lui avait également permis de prendre conscience de ce dans quoi, sans doute sans le vouloir, son père l'enfermait...

Pour Françoise la question du remboursement recelait celle du statut de malade mentale que sa famille entendait lui voir reconnaître (et surtout lui voir endosser!) et le travail n'était envisageable pour eux qu'à cette condition.

On sait qu'ailleurs, dans un registre sans doute beaucoup plus banal et bien moins dramatique, ce même souci de voir les soins remboursés par la sécurité sociale cache, plus ou moins efficacement, celui que peuvent avoir certains adultes de se protéger au mieux et de s'impliquer le moins possible, aussi bien au titre des remises en question que l'adolescent cherche à imposer qu'au niveau, ici ô combien symbolique, du paiement.

Dans la foulée de ces réticences parentales viendront parfois se poser pour l'adolescent des questions relatives à sa « valeur » : « Est-ce que je compte assez pour eux? » ou encore « Est-ce que je le vaux? » se demanderont ainsi certains adolescents inquiets ou déprimés.

Notons également que ces échanges relatifs au paiement du travail qui lui est proposé permettront bien souvent à l'adolescent d'aborder des sujets trop délicats pour l'être sans cette médiation. Partant de leur insondable mépris pour l'argent et ceux qui s'y intéressent, les uns évoqueront quelques griefs envers leur père « jamais là car plus intéressé par le fric que par sa famille » ou « complètement aliéné par cette société de consommation qui ne pense qu'à accumuler »; d'autres, épris de relations « sincères » ou « pures », profiteront de cet échange pour dénoncer les tares de nos sociétés de tricheries et de faux-semblants où le paraître l'emporte toujours sur le vrai. Ils pourront parfois profiter de cette occasion pour nous faire part de leur refus ou du moins de leurs difficultés à parler d'eux avec quelqu'un dont l'intérêt pour eux est monnayé².

Dans certains cas, et suivant en cela l'idée de Françoise Dolto, je suggère aux parents et à l'adolescent d'envisager la question du paiement comme un « investissement pour l'avenir ». Consentie comme le serait une avance qui ferait éventuellement l'objet d'un remboursement ultérieur, ou encore comme une « avance sur héritage » quand la famille dispose de quelques biens, cette idée a parfois besoin de quelques temps pour faire son chemin. Mais bien expliquée à l'adolescent, il n'est pas rare qu'elle contribue à le responsabiliser et l'aide à s'approprier davantage le travail analytique.

Il arrive parfois que des jeunes gens susceptibles de gagner quelque argent proposent d'eux-mêmes ou acceptent spontanément de participer au règlement de leurs séances et entraînent ce faisant l'adhésion de leurs parents. A d'autres enfin, qui n'ont pas cette possibilité et ne parviennent pas à réunir la totalité de nos honoraires, je suis amené, toujours à l'instar de Françoise Dolto, à proposer le report

du règlement de leur dette à des temps meilleurs. L'expérience montre que ces « dettes d'honneur » sont généralement, un jour ou l'autre, honorées³. Je préfère généralement cette solution à celle qui consiste à « faire un rabais » car celle-ci me semble prêter davantage à interprétation.

De ce qui précède on aura compris que la question du paiement tire toute son importance et surtout son intérêt de ce que celle-ci amène à dire de soi et de quelques autres.

Sans doute aurons-nous à y revenir par la suite. En effet, oubli de l'argent, perte du chèque remis par les parents, contestation du règlement des séances manquées ne manqueront pas de nous ramener au rôle que peut jouer l'argent dans notre relation et donc à explorer plus avant ce que peut représenter celle-ci. C'est du reste par ce biais que la question du transfert pourra être posée et que pourra commencer son analyse...

Accepter l'interpellation

Si, comme je l'ai dit plus haut, s'en tenir à la position que lui impose l'éthique analytique évitera à l'analyste d'accepter d'autres engagements que ceux que suppose le contrat psychanalytique et de se laisser coincer dans des missions qui ne sont pas les siennes, cette option ne lui évitera pour autant d'être dès le premier contact, interpellé par l'adolescent quant à ce qu'il est. Ceci ne lui évitera pas non plus de se laisser piéger dans des rôles que l'adolescent entend, à l'occasion, consciemment mais surtout inconsciemment, lui faire jouer.

Pour ce qui concerne l'interpellation (que, soit dit en passant l'adolescent peut adresser à tout un chacun qui prétend s'intéresser à lui), qui somme, d'entrée de jeu, l'analyste à dire qui il est et d'où il parle, nous devons entendre la quête de l'Autre dans laquelle se trouve, et parfois se perd, l'adolescent. Ici, point n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre que l'adolescent cherche moins à se défilier et à détourner l'attention qu'à savoir au nom de quel être, à partir de quoi, cet autre s'intéresse à lui. Ce dont pourrait rendre compte la question :

« De quel être te réclames-tu toi dont je ne sais pas si tu es vraiment ou si, comme tant d'autres, tu fais seulement comme si? » Autre formulation de la même question mais où l'adolescent s'engage davantage : « Y a t il quelque chose de vrai derrière cette façade que tu me présentes et à quoi j'en oppose une autre dont je ne suis pas sûr qu'elle cache ce qui ne s'y trouve peut-être pas? »

Un formidable espoir se cache bien évidemment dans ces questions apparemment désabusées, celui que recouvre la quête de cet Autre.

L'expression « Qui t'es toi? », dont nombre d'adolescents usent actuellement pour ponctuer leurs discours, vient confirmer, s'il en était besoin, combien cette question, commune à toute cette classe d'âge, marque, aujourd'hui plus que jamais, le mode de relations méfiantes qui la lie à celle des adultes.

Accepter de recevoir des adolescents supposera donc pour le psychanalyste qui en prend le risque, qu'il accepte (chacun à sa manière, selon son style) de se confronter à cette question et même de pouvoir y répondre pour lui-même!

Il ne pourra, en tous cas en appeler à un tiers (parents, enseignants, médecin ou juge) qui lui en aura donné mandat. Cet argument ne saurait en effet en aucun cas être évoqué pour justifier de ce travail, car il s'agit là comme le disait Dolto (1984), « d'un travail avec le désir inconscient du sujet, qui questionne en nous notre authenticité d'adulte, chaste dans notre désir au contact de cet être humain de même sexe ou d'un autre sexe et entièrement réceptif à l'explosion d'une demande que cet adolescent ne sait même pas qu'il fait et (qui) provoque (en lui) une grande angoisse, sans laquelle il ne viendrait pas ».

L'adolescent doit ainsi s'entendre d'emblée confirmer (ce qu'il sait du reste plus ou moins clairement déjà), que ce travail ne peut procéder que de son désir associé à celui de l'analyste auquel il s'adresse, et que rien ne justifie que la relation qui lui est proposée s'installe et perdure si lui ne le souhaite pas.

Plus qu'avec un adulte souvent lié aux injonctions surmoïques de la bienséance, l'analyste qui travaille avec un adolescent doit s'attendre mais surtout doit accepter, qu'à peine engagé, un travail s'arrête, quitte à ce qu'il reprenne plus tard... C'est là que s'inscrit le délicat problème du contrat analytique avec un adolescent et celui du paiement évoqué plus haut.

Cette acceptation constituera un mode de réponse et à cette réponse l'analyste aura à en ajouter d'autres s'il veut qu'après les questions et provocations que lui lance d'entrée de jeu l'adolescent, le silence attentif et respectueux qu'il se propose de garder pour accueillir ses paroles ou ses plaintes puisse porter ses fruits.

« Vous êtes comme tous les autres, un con qui ne comprend rien de rien à rien » ou au contraire comme le disait un jeune homme qui, déçu de ma piètre prestation, évoquait son précédent psychanalyste : « C'était un génie, il avait tout compris, mais il voulait rien me dire! » sont ainsi autant de propos qui, contrairement à ce qui se passe dans un travail avec un adulte, nous amènent à ne pas laisser en suspens la question de notre supposé savoir. C'est pourquoi Dolto (mais déjà avant elle Winnicott) insistait tant sur le fait que, quelle que soit la position que l'adolescent adopte par rapport à la question du savoir des adultes en général, du psychanalyste en particulier, quelle que soit cette position, il faut très rapidement lui dire que l'analyste ne dispose pas d'un savoir tout fait sur lui, mais qu'il sait par contre qu'il est possible de construire, grâce au dispositif qui lui est proposé par la psychanalyse, un nouveau savoir susceptible de lui faire reconsidérer son symptôme et les rôles (positifs ou négatifs) que celui-ci joue dans son existence ou que lui-même peut être amené à jouer dans l'existence.

C'est du reste cela qui l'amènera à comprendre, le moment venu, que l'analyste vaut infiniment moins pour ce qu'il est dans la réalité, pour sa supposée solidité, son savoir (tout aussi supposé), son expérience et que sais-je encore, que par ce qu'il peut permettre. On peut entendre ici aussi le double sens de ce verbe.

En attendant ce moment qui signera que la fin du travail est proche (ou, en tout cas, bien avancé) et pour que celui-ci puisse réellement commencer, il faudra que ces premiers contacts donnent à l'adolescent l'assurance que contrairement à ce qu'il peut connaître par ailleurs, l'adulte ici saura se taire et lui permettra d'en faire autant!

L'expérience montre à ce propos le rôle déterminant que joue le silence que l'adolescent met parfois à profit pour penser et se penser/panser!

Cette expérience montre aussi comment un mutisme buté et rageur se transforme, parfois, en un silence plein et riche d'un travail dont l'analyste comme son interlocuteur ne sont pas toujours informés ou, au mieux, dans l'après coup. C'est pourquoi DOLTO pouvait, dans certain cas nous recommander de remplacer la traditionnelle incitation à dire ce qui vient par une invitation à respecter le silence et à l'écouter. Là où le sujet se trouve muselé, voire fasciné par son échec à mettre ses affects en paroles, là où le silence vient témoigner d'un ratage de la verbalisation, ce même conseil se révèle également opérant : désérotisée, la parole retrouve la place de vecteur du désir qu'elle perd quand l'autre s'y accroche et en exige sa part...

Le travail personnel de l'analyste : pour entendre mais aussi ...répondre!

D'évidence l'adolescent qui, terrifié, se lève une nuit, comme affolé (au vrai sens du mot) par l'angoisse qu'a fait brutalement naître en lui le bruit de la trotteuse de son réveil-matin ou d'une horloge et ce que celle-ci lui signale de la fuite inexorable du temps, nous pose une question grave qui ne prête ni à sourire, ni à larmoyer avec lui mais à prendre position. Oui, la question du temps qui passe est une question angoissante dont le traitement justifie quelque prudence.

L'urgence dans laquelle se trouve l'adolescent qui me la pose m'interdit la dérobaie et me contraint d'abord à l'entendre puis à revenir à ce qu'il en est, pour moi, de la question; de là, je pourrai lui permettre d'élaborer quelque chose à ce sujet.

D'autres adolescents nous imposent de partager, dès les premiers instants de la rencontre, leurs affects, souvent provocateurs, parfois violents, liés à la violence de la sexualité apportée par la puberté et/ ou à la reviviscence des motions incestueuses.

Ainsi en va-t-il d'un garçon inquiet par la police pour avoir quelque peu malmené une jeune fille lors de relations qu'il prétend amoureuses, d'un autre déçu et déprimé par son inexpérience et le peu de confiance qu'il a en lui, d'un troisième carrément fou d'angoisse à l'idée d'être impuissant tant il s'est trouvé lamentable lors d'une première expérience sexuelle; d'un autre encore, qui découvrirait lors de l'entretien relaté plus haut que son père avait eu à son âge comme lui des expériences homosexuelles, et puis aussi d'une jeune fille qui se vante de son *donjuanisme*, (c'est elle qui le dit comme ça!); d'une autre encore qui se laisse battre par ses amants et de plusieurs autres jeunes hommes ou jeunes femmes enfin, qui, suite à la consommation de produits hallucinogènes plus ou moins licites, se sont mis à délirer et qui, à peine sortis de l'état alarmant où ils s'étaient pourtant retrouvés, n'en prétendent pas moins continuer comme par le passé leurs expériences avec des toxiques et ceci parce qu'ils prétendent ne pouvoir « s'éclater » autrement... autant d'adolescents qui m'amènent à chercher à comprendre comment se pose à eux la question de la jouissance et donc à m'interroger quant à ce qu'elle est pour

moi; c'est-à-dire autant d'adolescents dont le questionnement est susceptible de mettre à l'épreuve, parfois bien plus radicalement ou violemment que cela ne se passe dans des cures d'adultes, le travail psychanalytique effectué par leur psychanalyste pour son propre compte.

C'est en effet dans un même temps, dans un même mouvement, que s'interroge ce qu'il en est pour l'adolescent comme pour l'analyste de cette question (et de ce qu'il en est des questions que celle-ci charrie dans son sillage) et dont sa réponse portera, qu'il le veuille ou non la trace...

Encore moins qu'avec les adultes, entendre ne suffit pas toujours et c'est ainsi qu'il me faudra répondre, dire vrai, dire juste à Laurence qui vient d'être hospitalisée pour ce qui n'est peut-être qu'une bouffée délirante aiguë et qui « déboule », hors d'elle, dans mon bureau. Dans un discours quelque peu incohérent, qui évoque la psychose, elle parle son drame. Son interpellation n'en fait en effet pas mystère : « Et vous vos filles comment vous faites avec? » et c'est dans une immense tension où sa souffrance se donne non seulement à entendre mais aussi à voir, qu'elle se tient à présent coite. Elle attend. Elle m'attend et n'entend sûrement pas répondre à une relance du genre « et vous, qu'en pensez-vous? » ...

Avec elle comme avec d'autres, finasser, chercher à gagner du temps, produire quelques borborygmes supposés faciliter les associations de pensées apparaîtront comme autant d'esquives fort peu propices à permettre que s'installe la confiance et, a fortiori, que s'opère la « décondensation » de l'excitation interne.

C'est pourquoi je ne peux (ni ne veux!) me défilier, je dois me risquer à une parole où je m'implique assez pour qu'elle puisse continuer à me faire confiance et qu'elle puisse continuer à mettre des mots sur sa souffrance. Une parole qui, sans l'encombrer de mon histoire ou la parasiter de mon contre-transfert, n'en attestera pas moins de notre commune humanité.

Ce qui me vient alors très spontanément et sans que je n'en mesure immédiatement l'exacte portée, ce qui s'impose à moi vient justement témoigner de ce que je suis : je lui dis en effet qu'il est bien difficile pour moi de répondre comme ça à sa question mais que je sais qu'il est sûrement aussi difficile d'être un bon père qu'une bonne fille, même et surtout quand l'un et l'autre s'aiment très fort et n'envisagent pas sans souffrance de devoir être séparé un jour...

À la lumière du chemin fait avec Laurence, je peux aujourd'hui faire l'hypothèse que c'est cette réponse qui, (après plusieurs tentatives de psychothérapies avec d'autres « pys » lors de précédentes alertes) lui a permis de travailler avec moi et que si ces mots ont pu porter quelques fruits c'est parce que de ce que charrie de tourments et de souffrances la relation père-fille, j'en « savais » quelque chose et que j'acceptais de me référer à ce « savoir ».

Freddy, que j'ai évoqué plus haut et qui se demandait s'il allait pouvoir « jouer le jeu », n'avait rencontré jusqu'alors que des adultes inquiets, voire angoissés par ses questions. Il n'avait rien pu faire ni de la dérision, ni de la dramatisation, et encore moins des silences de ses précédents interlocuteurs. Pour lui, comme pour d'autres, j'ai dû chercher du côté de ce que ma propre analyse m'avait fait

entendre et dépasser (du moins partiellement) de mes propres questions pour pouvoir poursuivre ma route et arriver à l'accompagner lui, sur la sienne.

Parce que Nicolas, que ses « bêtises ont condamné » à me rencontrer (c'est lui qui, non sans ironie, parle de la sorte) et dont j'ai tout lieu de penser qu'elles visaient surtout à faire réagir son père, me dit en ricanant qu'il attend « quelque chose de fort » de moi, parce que tandis qu'il me parle, me provoque et se moque, je sens monter en moi une forte irritation (forte peut-être comme cette chose qu'il attend de moi) et parce que cette manière de faire n'est pas sans me rappeler quelqu'un, je prends la décision de lui poser la question suivante : « Est-ce parce que vous désespérez de trouver jamais personne avec qui avoir une vraie relation d'homme à homme, que vous parlez comme ça? » Sans attendre sa réponse, j'ajoute que s'il est lui aussi prêt à en prendre le risque, je ne me déroberai pas. Qu'il sache par contre que je ne prends aucun plaisir et ne vois aucun intérêt à écouter plus longtemps ses propos désobligeants, car lui et moi valons sans aucun doute mieux que ça! A son regard, je comprends alors que le travail peut commencer.

Finissons cette énumération par ceux qui, plus confus ou plus difficiles à comprendre, ou alors plus proches de mes points aveugles, m'ont tenu des discours où je n'ai pas su ou n'ai pas pu entendre quoique ce soit et à qui je n'ai rien renvoyé de bien probant. Ils n'ont bien souvent pas accepté mon invitation à poursuivre et je ne les ai donc plus revus. J'espère que leur chemin a pu croiser celui de quelqu'autre aux oreilles et à la bouche mieux ouvertes.

Conclusion

Voici donc sommairement exposés quelques éléments relatifs au travail psychanalytique avec les adolescents et plus particulièrement à ce qui intéresse le premier contact qui impose d'emblée au psychanalyste de prendre position et lui interdit toute esquive.

Plutôt que d'évoquer pour justifier nos échecs avec les « ados » leurs difficultés ou celles propres à cet âge prétendument « ingrat » ou encore la question de l'antinomie entre la procédure de la cure analytique classique et l'état de crise qui est celui de l'adolescent au moment de l'avènement pubertaire, je crois important de rappeler en conclusion de ce propos que c'est sans doute de ce côté là, du côté de ce que les adolescents viennent réveiller en nous comme questions difficiles, et parfois non réglées, que se trouvent les plus grands obstacles au travail avec eux. Prétendre être leur interlocuteur nous somme, d'entrée de jeu, c'est à dire dès le premier entretien, d'accepter de nous y confronter.

claud schauder
45, boul d'anver
67000 strasbourg France

Notes

1. Pour ce qui concerne les aménagements de la cure avec les adolescents, on se reportera à des travaux comme ceux que leur consacrent Descargues-Wery, M.A., 1993 ou encore Rassial, J.J., 1996.
2. Ce sont parfois des parents qui s'inquiètent à ce sujet comme cette maman anxieuse de la réussite du premier entretien que son fils avait eu avec moi et qui m'appelait pour me rendre attentif : « Et surtout ne lui parlez pas du règlement. Il est très sensible. Il ne comprendrait pas que vous faites ça pour de l'argent [*sic*] et refuserait de revenir. Il vous suffira de m'envoyer votre note d'honoraires. »
3. Différentes considérations proposées dans cet article permettent de comprendre en quoi le travail analytique avec les adolescents n'est pas une « mince affaire ». La question du paiement, et en particulier celle de la « dette d'honneur » laisse entendre qu'il ne s'agit pas non plus d'une « bonne affaire »!

Références

- Descargues-Wery, M.A., 1993, Spécificité et aménagement de la cure avec les adolescents, in *L'enfant et la psychanalyse*, Éditions Esquisses Psychanalytiques, C.F.R.P, 511-518.
- Dolto, F., 1984, Une éthique de la relation analytique, in *L'éthique de la psychanalyse et la question du coût freudien*, Paris, Evel, 141-158.
- Kammerer, P., 2000, *Adolescents dans la violence*, Paris, Gallimard.
- Rassial, J.J., 1996, *L'adolescent et le psychanalyste*, Paris, PBP.
- Winnicott, D.W., 1962, *L'adolescence*, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, 257-266.